

## Avant-propos

# Le prétexte géographique

Dix écrivains. Louis-Ferdinand Céline, Paul Ricœur, Jean Genet, Georges Duhamel, Emmanuel Levinas, Pierre Herbart, Violette Leduc, Robert Merle, Jack Kerouac, Milan Kundera. Dix auteurs du xx<sup>e</sup> siècle que les hasards de la vie ont conduits dans la même ville : Rennes. Vraiment, y a-t-il matière à en faire une histoire ? *A priori*, non.

Plusieurs arguments plaident pour l'abstention. Aucune de ces dix personnes n'a écrit – ou alors si peu – sur la ville. Aucune ne l'a choisie pour décor. Aucune ne lui a déclaré sa flamme, dévoilé ses « charmes secrets », exalté, on peut toujours rêver, une quelconque excellence. C'est même le contraire : Destouches *alias* Céline s'ennuya ferme dans la capitale bretonne tandis que Kundera la trouva « vraiment moche ». Pour la carte postale, on repassera !

Chez la plupart, Rennes suscite l'indifférence sauf pour le philosophe Ricœur qui proclama toujours, surtout dans son grand âge, sa reconnaissance à l'égard d'une ville où, dit-il, il apprit à « marcher dans la vie ».

## VILLE DE MALHEUR

Pour les autres, Rennes reste une cité de malheur ou de sombres souvenirs : Céline y cassa son couple, Genet s'y projeta en condamné à mort, Duhamel y opéra des moribonds, Levinas y subit la loi du stalag, Violette Leduc en fut expulsée par la police, Merle y connut l'échec littéraire et politique, Kerouac s'y saoula au cognac, Kundera y vécut l'exil. Ville de nuages noirs, ville maudite ?

Peu intéressés par le territoire rennais, nos dix auteurs ne nous apprennent pas grand-chose sur le lieu. Pas plus que si leur chemin avait croisé Lille, Lyon, Strasbourg ou Toulouse. Par un juste retour des choses, eux-mêmes n'ont laissé aucun souvenir dans cette ville. Rennes les ignore : ni plaque commémorative ni nom de rue, à part Robert Merle à qui l'on a concédé une chiche placette dans une zone commerciale et surtout Paul Ricœur, seul « héros » de la bande, qui donne son nom à une toute neuve Cité internationale. En dehors de lui, aucun n'a été jugé digne de figurer dans les proses promotionnelles encore moins dans le panthéon imaginaire de la ville.

## VILLE FURTIVE

D'ailleurs aucune origine familiale ne les rattache au chef-lieu d'Ille-et-Vilaine. Ils ne sont que des passants parfois furtifs. Kerouac n'y resta qu'un quart d'heure entre deux trains, en juin 1965. Pire, Genet n'y a jamais mis les pieds sauf à avoir rêvé d'y organiser l'évasion de Maurice Pilorge, son ami incarcéré à la prison Jacques Cartier avant son exécution sur place en février 1939. Que dire des deux nuits d'hôtel à quoi se résuma la visite de Violette Leduc en juin 1948. Par ordre croissant, suivent les quelques semaines que l'académicien Georges Duhamel passa comme chirurgien à l'hôpital Pontchaillou de la fin mai à la mi-juillet 1940 et les quatre mois rennais de Pierre Herbart dit « Le Vigan » de la mi-mai à la mi-septembre 1944. Pour Levinas, la captivité dans le frontstalag rennais dura deux ans de juin 1940 à mars 1942. Kundera vécut quatre ans à Rennes de 1975 à 1979, Céline six ans de 1918 à 1924, Merle treize ans de 1944 à 1957, Ricœur vingt ans de 1915 à 1935.

La brièveté du séjour peut expliquer la faible adhésion au territoire. Aucun des dix n'est natif de Rennes. Seul Ricœur y a passé son enfance. Aucun Breton de naissance ou d'ascendance dans le lot. Sauf Kerouac dont l'aïeul armoricain a quitté la péninsule en 1720, il y a donc fort longtemps. Excepté encore le Parisien-Normand Céline qui certes a dans ses veines une petite portion de Bretagne mais remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle. À part lui, qui clama sa bretonnité et défendit l'autonomie de la Bretagne, aucune fibre bretonne chez nos auteurs. Ils ne manifestent aucun intérêt pour la langue, l'histoire, les paysages ou la culture de la région. Ils sont tous des urbains tournant le dos à la campagne et aux traditions rurales. Il ne faut donc pas compter sur eux pour sacrifier l'endroit où le hasard les a mis, à plus forte raison pour chamarrer de leur prose l'oriflamme identitaire.

Résumons : des expériences personnelles pénibles, des séjours furtifs, des liens affectifs relâchés, des écrits inexistantes... En quoi ces déficits peuvent-ils constituer une histoire à raconter comme nous nous proposons de le faire dans ce livre ?

## ÉCRIVAINS FANTÔMES

Eh bien, précisément, c'est dans le peu de références locales que l'exercice peut trouver sa saveur. Le quart d'heure de Kerouac à la gare de Rennes vaut de l'or. Le désert légitime de la mémoire a excité notre curiosité, nous a incité à nous pencher sur ces auteurs de passage. Le terrain laissé vierge par les dix écrivains fantômes appelle une histoire comme un vide à combler. Tenter d'exhumer les fragments rennais de leur biographie, fût-ce au prix de quelques anecdotes, c'est aussi le plaisir d'aller chasser dans les angles morts de la vulgate locale. Avec la conviction que, ramenés dans la besace, de tels moments de passé littéraire diront quelque chose de ce qu'est cette ville,

rompant ainsi le silence que lui imposent les livres car d'une manière générale la littérature ne fut pas très généreuse avec Rennes. Poussant plus loin, on pourrait dire que le vide mémoriel, l'effacement des traces, le lien ténu qui relie les auteurs à la ville, sont une chance car ils ouvrent un champ prometteur où peuvent s'ériger les traits d'une mythologie inattendue.

Par cette démarche, il s'agit sans doute aussi de compenser un manque de lumière avéré. Étonnant de constater que Rennes, vieille métropole intellectuelle, de clercs, de droit et de facultés, n'a pu accoucher d'aucun écrivain marquant. Tours a Balzac, Bordeaux Montaigne, Rouen Corneille... Et Rennes ? Certes Chateaubriand, mais il n'appartient pas au tissu intime de la ville, juste un jeune homme de passage, lui aussi. Comme Alfred Jarry, génial lycéen, puisant ici la figure de son Ubu, mais pour le reste absolument muet sur le lieu. Bilan : aucune figure emblématique à afficher.

## À CAUSE DE LA GUERRE

À défaut de présenter quelque génie rennais de la littérature, nous proposons ici un chapelet de dix écrivains. Ce qui unit ces auteurs, c'est Rennes bien sûr, mais c'est aussi une époque. Un temps restreint au regard de l'histoire : nos dix sont enserés dans les soixante années qui courent du mariage de Louis Destouches en 1919 au départ de Milan Kundera en 1979. Avec, au centre, tel un pivot, la Seconde Guerre mondiale, dramatique brassage d'individus sans lequel ni le chirurgien Duhamel, ni le philosophe Levinas, ni le résistant Herbart, ni le professeur Merle n'auraient abordé les rives de la Vilaine.

En réalité, ce collectif improbable représente une aubaine car, par chance, nos dix résidents rennais sont des auteurs de premier ordre. La plupart d'entre eux brillent d'un éclat particulier dans le ciel de la littérature. Sans se connaître, ils font partie des plus remarquables prosateurs du siècle, que la gloire soit au rendez-vous comme dans le cas de Céline, de Kerouac ou encore de Genet, ou que la postérité renâcle provisoirement à leur accorder la place qu'ils méritent comme c'est le cas pour Pierre Herbart et pour Violette Leduc. Ajoutons le seul survivant du lot, le toujours nobélisable Milan Kundera, dont la science du roman a peu d'équivalents aujourd'hui. Sans oublier deux grands romanciers « populaires » dont la notoriété a faibli pour cette raison même, Georges Duhamel et Robert Merle. Enfin, hasard des destins, deux des philosophes les plus marquants du xx<sup>e</sup> siècle français complètent la liste : Emmanuel Levinas et Paul Ricœur aux destinées un peu parallèles puisque, longtemps boudés par la pensée structuraliste et marxisante, ils connaissent depuis vingt-cinq ans un juste retour en grâce.

Un autre trait semble relier la plupart de ces dix personnages : c'est leur marginalité, leur côté rebelle, antisocial, non conforme, que l'on trouve au moins chez Céline, Genet, Herbart, Leduc et Kerouac. Contre l'ordre établi, parfois délinquants, parfois toxicomanes, ils s'insèrent à rebrousse-poil dans le

tableau apparemment paisible d'un Rennes que l'on dit souvent à tort corseté dans la morale, comme si leur présence « artiste » avait la vertu de révéler, de mettre sous tension le conformisme de la vieille cité de sabre et de goupillon. Les dix ne sont pas dans la tonalité catholique de la ville. Pas plus le juif Levinas que le protestant Ricœur ni que tous les autres plus ou moins athées et progressistes. Seule exception, le furtif Kerouac, catholique patenté au point de prendre à revers l'image d'une ville réputée confite dans l'esprit prêtre. Il est d'ailleurs le seul à se lancer dans un bref portrait historique de Rennes. Il y transforme la capitale bretonne en « quartier général de l'armée républicaine de la Révolution française » réprimant les Vendéens et Bretons catholiques en révolte. Rennes est restée pour lui la ville des « Bleus » écrasant les « Blancs », un repaire de « chiens policiers » brimant les « chiens sauvages », résume-t-il plaisamment dans *Satori à Paris*.

## RÉVEILLER LES PAS PERDUS

Le cas de Céline illustre parfaitement la tension névrotique entre l'humeur de la ville et l'individu rétif. Voici un homme, Louis Destouches, qui durant six ans hésite comme un funambule au-dessus de la Vilaine. D'un côté la tentation bourgeoise de se fondre dans le confort de la ville, avec le statut de père de famille et médecin héritier de la clinique de son beau-père. C'est l'option rennaise. D'un autre côté, l'appel du large, le désir de fuir vers une vie précaire supposée libre et créative. C'est le choix qu'au bout de six ans passés à ronger son frein il finira par adopter, claquant la porte de la ville, condition sans doute pour se métamorphoser en écrivain et devenir « Céline ». Ses vitupérations contre l'ordre des choses, un ordre qu'il approche en le désirant avant de le récuser, nous renseignent sur l'« âme » de cette ville de Rennes, entre charme et répulsion.

Mais inutile de se mentir. Les dix écrivains nous apprennent bien peu. Pas plus que Rennes n'éclaire leur personnalité. Nulle lumière à attendre de quelque désuète « géographie littéraire » qui ferait de la littérature un produit du sol et du climat ou de l'écrivain un reflet du lieu où il vit. Cette approche est hors sujet. Notre sujet c'est l'histoire « littéraire » d'un lieu, notre désir d'ajouter quelques éléments narratifs à la frise historique de la cité. Redessiner sur la peau de la ville la trace invisible des pas perdus dans le néant de l'oubli. Ville-nécropole où tout meurt et se perd dans l'empilement des années, qu'un geste « archéologique » peut suffire à ressusciter et à enrichir notre vision. Qu'est-ce qu'une ville, sinon la somme de ce que l'on sait d'elle dans un continuum reconstruit qui va du passé à l'avenir ?

## POUR QUE L'ESPACE DEVIENNE LIEU

Mieux encore, en exhumant les fragments de biographies d'écrivains de passage, ces bouts de vie qui ne valent que par l'éventuelle notoriété des

auteurs concernés et parfois de leurs livres, nous voudrions contribuer à pimenter le regard des Rennais sur leur ville. À réenchanter la ville elle-même. Que ces parcelles de connaissance accompagnent nos déambulations le long des rues. Que ces historiettes impliquant Céline, Kerouac ou Kundera transforment l'espace en lieu. Le lieu, cet espace « dramatisé », « légendé », investi par un « supplément narratif », une « épaisseur biographique », un « scénario », qui lui donnent un sens, selon les formules de Jean-Didier Urbain<sup>1</sup>.

Un exemple : je m'arrête au bout de la rue Le Bastard à Rennes, montre un immeuble à main droite et dis à ceux qui m'accompagnent : une nuit de fin avril 1806, dans la chambre d'un hôtel situé ici même, l'amiral de Villeneuve périt de six coups de poignard assésés dans la région du cœur. Ainsi se suicida, mais peut-être était-ce un meurtre, celui qui commandait la flotte franco-espagnole dans la bataille de Trafalgar et qui, humilié, ne put survivre à son échec retentissant. Le récit transforme soudain en légende l'espace indifférencié de la rue, comme si cette histoire s'inscrivait désormais dans la pierre, transperçant la banalité par la saveur d'un secret, la joie d'une révélation, le soupçon d'une énigme. Dès lors, le récit accouche du lieu. Toute ville n'est-elle pas un livre à déchiffrer ? N'est-elle pas une œuvre littéraire, comme le prétend Michel Butor, selon qui le texte précède la ville<sup>2</sup>. Il remarque d'ailleurs que la ville a surgi dans l'histoire peu après la naissance de l'écriture.

## LE PARTI BIOGRAPHIQUE

L'inscription en place publique d'anecdotes biographiques prend une dimension particulière quand elles concernent les écrivains et non plus de simples personnages ou événements de l'histoire. L'écrivain étant préposé par fonction à « écrire des histoires », raconter des histoires dont l'écrivain est le héros revient à le « doubler », à retourner contre lui, par une sorte de jeu mimétique, les armes de son art enchanteur. Ce qui donne du sel à l'exercice biographique.

Notre fascination pour les auteurs et leur histoire personnelle tient aussi au statut sacralisé de l'écrivain dans les sociétés occidentales, particulièrement en France. Cette ferveur – dont tout laisse à penser que nous vivons aujourd'hui les derniers feux – se déclenche au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les Lumières. Par une sorte de transfert de sacralité, le pouvoir intellectuel prend la place du pouvoir exercé par la religion et par le roi. « L'écrivain trône dans la conscience collective [...] en lieu et place de la divinité ; la plume triomphante se substitue au sceptre et au goupillon défailants », explique Olivier Nora<sup>3</sup>, faisant que « le

1. Jean-Didier URBAIN, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », dossier « Autour du lieu », *Communications*, n° 87, Seuil, 2010, p. 99-107.

2. Michel BUTOR, « La ville comme texte », *Répertoire V*, Minuit, 1982, p. 33-42.

3. Olivier NORA, « La visite au grand écrivain », *Les Lieux de mémoire*, t. 2, Pierre Nora (dir.), Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 2135-2136.

centre de gravité du sacré (se déplace) au cœur même de la littérature ». La sanctification de l'auteur cultivée par deux siècles d'enseignement scolaire est restée très vive « dans les tréfonds de notre imaginaire social ». L'écrivain, sa personne, son domicile, ses relations, son cadre géographique, sa vie de tous les jours, rien n'échappe à la curiosité de celui qui vit pleinement le mystère de la lecture. D'où aussi la faveur dont jouit le tourisme littéraire, ces pèlerinages en quête de reliques sur les « lieux saints » de l'histoire littéraire.

## RELIQUES NARRATIVES

Nos reliques ici sont essentiellement narratives, composant des bribes de patrimoine immatériel. Des petites histoires à entendre et quelques points d'appui à observer sur la carte physique de la ville. Rien de plus, mais c'est beaucoup. « À quel moment tout bascule et les choses se colorent-elles autrement ? À partir de quel moment cesse l'état commun et le moteur se met-il en marche ? », s'interroge Michel Leiris<sup>4</sup> développant la notion de « sacré dans la vie quotidienne ». Sans doute suffit-il d'un récit pour que l'insignifiance, au sens propre, du tissu urbain se mue soudain en gravure héroïque, sublimant la morne litanie de ses façades. Ce pouvoir de réenchantement des lieux et de nous-mêmes grâce aux repères citadins plantés ici et là par le roman vécu des écrivains ne doit pas rester l'apanage du touriste. On développe ces temps-ci sous le nom de « tourisme narratif » une conception de visite fondée sur une mise en récit, afin de satisfaire chez le voyageur son envie d'histoires et de romanesque liés au lieu. Sans boudier cette attraction, nous soutenons que c'est d'abord aux habitants de la ville eux-mêmes, à ceux qui occupent cet espace de tous les jours sans pouvoir le regarder, qu'une telle démarche mérite de s'appliquer, car c'est ici même, dans le réveil des pierres, qu'une ville se construit et existe imaginativement et donc pour de vrai.

J'en fais l'expérience tous les jours à Rennes. Passant en bus sur le boulevard de Vitré, mon regard accroche par-dessus les toits deux chiens-assis couronnant l'arrière d'un modeste pavillon de la discrète rue Primauguet. Je sais que derrière ces deux fenêtres l'écrivain Robert Merle s'épuisa à écrire *La mort est mon métier* au seuil des années cinquante. À chaque fois, des images surgissent, l'impression d'être dans la mansarde, le stylo Montblanc à la main sur une page noircie d'écriture... Circulant le long de la rive droite de la Vilaine, mon regard capte immanquablement l'immeuble haussmannien situé sur l'autre berge, 6 quai de Richemont, en particulier les deux fenêtres du rez-de-chaussée situées à gauche de la porte d'entrée. À travers les vitres, quand les persiennes sont ouvertes, j'aperçois Louis Destouches, *alias* Céline, en pantoufles et robe de chambre en train de raconter sous la lampe l'histoire

4. Michel LEIRIS, « Le sacré dans la vie quotidienne », *La Règle du jeu*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 1110-1118.

du « Petit Mouck » à la petite Colette, sa fille, tandis que sa femme Edith crayonne quelques dessins destinés au journal *La Semaine de Suzette*... Scène angélique, datée de 1921.

Mon intérêt pour ce genre d'histoires peut-il être partagé. Et si ce n'était que fantasma secret et personnel ? Tentant parfois de délivrer devant des connaissances amies de telles anecdotes « littéraires », je peux dresser une typologie sommaire de mes interlocuteurs. Et les diviser en deux catégories : les « Et alors ? » et les « Ah, bon ? » Les indifférents et les curieux. « Tu vois, Céline a habité ici plusieurs années. » Réponse : « Et alors ? » Aïe, c'est raté ! Mais il y a quand même du vrai dans cette gifle. Qu'est-ce que cela change, au fond, de savoir que Céline a vécu ici ? Et surtout, qu'est-ce que cela change au *Voyage au bout de la nuit* ? Il a un peu raison, mais difficile de m'en faire un ami.

## NOURRIR L'INFINI BAVARDAGE

« Tu vois, Céline a habité ici plusieurs années. » Réponse : « Ah, bon ? » Pour moi, c'est gagné ! Celui-ci découvre surpris que Céline a vécu à Rennes. Avec lui, je peux prolonger la conversation, étoffer mon récit. Il a compris le désirable indicible que cèle ce genre de notation, sa magie floue. Lui-même deviendra porteur de l'histoire, la répercutant. Contribuant au bavardage de la cité, ce gazouillis qui édifie la ville elle-même. C'est gagné.

C'est aussi pour les « Ah, bon ? » que j'ai composé le chapelet de ces dix séquences rennaises, en essayant d'éviter un double écueil : celui d'alimenter un fétichisme outrancier à l'égard des écrivains et celui de verser dans un absurde lyrisme de clocher. Il s'agit simplement de faire partager le petit plaisir de l'érudition, ainsi que l'entend l'historien Paul Veyne, à savoir « un "jeu de vérité" amusant, qui découvre, explique ou explicite l'inconnu ou le méconnu ». Ce même Paul Veyne<sup>5</sup> nous réjouit avec cette anecdote où il raconte qu'en Suède une grand-mère illettrée montrait près de son village l'endroit où « Wallenstein avait campé avec son armée », deux siècles et demi plus tôt. « Elle ignorait, dit Paul Veyne, qui était cet homme, ce qu'il était venu faire, et ne se souciait pas, j'imagine, d'en savoir davantage : le fait brut suffisait, c'était un petit savoir-joyau qui roulait dans les doigts et qu'il fallait transmettre. »

Des milliers de « petits savoirs-joyaux » recouvrent la ville endormie. Nous avons souhaité les réveiller pour faire partager l'« émotion de voir se matérialiser des choses qui viennent de la double immatérialité du temps et des lectures<sup>6</sup> ». Pour que chacun, déambulant dans la ville, jouisse de « son cryptogramme qui affleure à chaque pas, à chaque détour, et libère un peu du sens secret de ce qui s'est noué là<sup>7</sup> ».

5. Paul VEYNE, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, Albin Michel, 2014, p. 22.

6. Olivier ROLIN, *Le Météorologue*, Seuil/Paulsen, 2014, p. 82.

7. Philippe LE GUILLOU, *Paris intérieure*, L'Arpenteur, 2015, p. 14.